

1912

Le Numéro Cinq sous

PRIS DE L'ABONNEMENT

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1912

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 16 JANVIER 1912

85ème Année

L'Agonie du Palais-Royal.

Paris, 30 décembre :

Dans une chronique centenaire, consacrée au Palais Royal, on peut lire ceci : "Un des cafés les plus brillants fut celui que le glacier Corazza fonda dans la galerie de Montpensier. Les Chabot, les Pauly, les Collet d'Il-bois, les membres les plus exaltés de la Commune et de la Convention y avaient tenu leurs assises et préparé leurs coups."

Et bien, ce café, qui apportait encore, avec deux ou trois autres établissements de ce genre, un semblant d'animation au vieux jardin, vient de fermer ses portes. Depuis longtemps, nul élégant ne s'y risquait plus, mais, le samedi, des familles de petits bourgeois y donnaient des repas de noces, quelques provinciaux de rares étrangers y venaient aussi, sur le conseil de personnes très lointaines et très âgées. Ces suprêmes clients n'ont pas suffi pour épargner à ce café-restaaurant la décadence et la ruine. Voici qu'il disparaît, et sa fin empire encore l'agouie lamentable de ce Palais-Royal, qui fut l'endroit le plus animé, non seulement de Paris, mais de l'Europe et qui en est sans doute, aujourd'hui, le plus mort et le plus désert.

Sous les charmilles nues, le long des parterres d'où les jardins viennent d'arracher les fleurs fanées de l'automne, au bord du bassin rond sur lequel on ne voit plus ni cygnes, ni fontaines, le seul promeneur heureux est le mélancolique gourmand du passé.

Pour l'imagination la moins habile à évoquer les ombres, sur les chaises de ces allées solitaires, que de présences, quelle compagnie ! A l'occasion de la mort de ce café aux dévances déformées closes, qu'on nous permette de relater ici quelques-unes des rencontres que nous fîmes, selon les heures, dans ce jardin, sous ces galeries. Ces fantômes illustres ou pittoresques, dans ce décor qui fut un des plus permanents de notre histoire, ne sont maintenant que des marionnettes de pensée et de couleur, mais que la mémoire anime, et que respecte l'oubli.

C'est dans ce café Corazza même que nous commencerons notre pèlerinage. Un portier complaisant nous ouvre l'accès aux salles vides. Il fait là une humidité pénétrante dans laquelle on se sent à l'étroit. Mais l'odeur des repas bon marché qu'on distribuait depuis vingt années dans cet endroit déchu n'a pas su détruire un parfum délicat et démodé, conservé ici par le temps, embourbé soigneux. Ce parfum, c'est celui dont a usé, pour ses coquettes de jeune homme, Henry Beyle, le futur Stendhal, dandy débauché, et dont on est tenté de sourire d'abord, si l'on n'a pas rencontré aussitôt un regard plein de malice et d'attention. C'était en 1805. Beyle, qui avait vingt-deux ans, courtisait l'actrice Mélanie Gallibert, qu'il appelait Louison. N'est-ce point le 22 pluviôse de cette année-là qu'il vint dans le café où nous le cherchons aujourd'hui ? On peut le supposer. Il portait un habit neuf, bronze cannelle, de drap léger. Il se sentait plein d'une "sensibilité tamisée". C'est sans doute en sortant de chez Corazza qu'il se rendit chez Dagazon, où il apprenait à jouer la comédie. Mlle Louison y arriva "comme il disait Philinte". Elle, à son tour, jour Monime. Pair, ils revinrent ensemble par la rue des Fossés-Montmartre et celle des Petits Champs ; elle regarda et admira une robe brodée, des bonnets. Bien de plus. Devant chez elle, il la quitta, et rentra, désemparé de sa "ingénierie".

vier, Mareste nia à Beyle "je ne sais quel fait antibourbonien", et Beyle "se déterminait au pénible sacrifice de changer de café". Il choisit le café Lemblin, le fameux café libéral, également situé au Palais Royal. Pograller de l'on à l'autre, il suivit probablement cette galerie et hésita peut-être à entrer dans cette salle. N'est-ce pas lui que voilà, passant derrière les glaces : corpulent, un peu vaigrare, serré dans une redingote trop juste ; dans le collier de barbe, les joues sont grasses, les lèvres riantes ; les yeux brillent sous les paupières plissées. Ce n'est plus le garçon tourmenté qui récitait "La Misanthropie". Stendhal a fait la guerre, voyagé en Italie, il a aimé des villes, des tableaux et des femmes. Il a écrit des livres. L'an prochain, il publiera "Le Rouge et le Noir". En cette année 1830, il fait à Mme Azur une cour haineuse. Cette Mme Azur portait des robes de velours noir et de cachemire rouge, et vivait dans une chambre tapissée de noir ; elle s'éteignait des tables tournantes. Stendhal assure qu'elle était "la Française la moins pompée qu'il eût rencontrée".

Nous ne suivrons pas Stendhal au café Lemblin ; mais, dans ce café Corazza, nous chercherons Bonaparte. Barras, qui habitait au Palais-Royal, écrit méchamment : "Ce petit Corse sournois, en sortant de la maison, allait encore pérorer au café Corazza, où il laissait en souffrance les mémoires des rafraichissements que rendait nécessaires la chaleur de sa conversation."

Donc, la voix de Bonaparte a résonné ici ! Sans doute, n'écoulaient-on point très sérieusement ce jeune homme ; et, cependant, c'étaient déjà les ailes de la gloire qui éventaient les noirs cheveux. Après le 9 thermidor, presque le calme était revenu dans le jardin où Michelet a su montrer "la vie, la mort, le plaisir rapide, grossier, violent, le plaisir exterminateur".

Premier consul, Bonaparte fit évacuer le Palais-Royal. Le jour où il signa ce décret, le futur Empereur se souvint-il des conversations tenues chez Corazza ? Et, remontant jusqu'aux années de son adolescence, se souvint-il également de ce jeudi 22 novembre 1787, où, à l'hôtel de Oherbourg, rue du Four-Saint-Honoré, il écrivit le récit qui commença ainsi : "Je sortais des Italiens et me promenaux à grands pas sur les allées du Palais-Royal..."

La rencontre qui se produisit alors, nous ne pouvons, ici, qu'y faire allusion... Cette inconnue avait "le teint pâle, le physique faible, un organe doux". Elle était de Nantes en Bretagne. On ne sait pas son nom.

Sous ces arbres où la Bretonne mourose raconte à Bonaparte le détail d'une misère trop fréquente, l'imagination n'a pas grand effort à faire pour voir la table sur laquelle "trois jeunes gens agités d'un vif courage" hissèrent Camille Desmoulins. Ce Desmoulins, enfant qui joue avec la flamme, doit sa gloire à une heure de fièvre. Au début du plus sombre drame, jette son orfèvre sans prudence. Ecoutez-le : "J'avais les larmes aux yeux et je parlais avec une action que je ne pourrais ni retrouver, ni peindre. Ce qu'il a dit, lui-même ne le sait plus. Mais ses mains agitent des branches : "Le vert, couteur de l'espérance..." Peu de temps après "le saint Sébastien" de la Révolution versait son sang sur l'échafaud.

Le jardin des fantômes successifs qui nous donnent son portrait à différents âges. Le dernier n'est pas le plus flateur. Celui en lequel Sainte-Beuve voyait la nature la plus compliquée et la plus subtile, ne laisse plus rien deviner de son "élégance musquée." Jusqu'à la fin de ses jours, Benjamin Constant, que le goût du jeu n'avait pas abandonné, fréquenta ces galeries. A M. Molé, qui lui demandait comment il allait, le vieillard répond : "Je mange ma soupe et je vas au tripot." Il mourut quelques années avant qu'un édit de Louis-Philippe prohibât, au Palais-Royal, le jeu et la débauche. La nuit du 31 décembre 1837 vit la fin des maisons de jeu. On que peut cette nuit là, il faudrait pour le dire la plume d'un Balzac.

Depuis lors, les plaisirs turbulents et défendus avaient cédé la place aux restaurants coquets, aux bijoutiers, aux marchands de gourmandises. Puis ces commettants de luxe abandonnèrent à leur tour l'endroit délaissé. Aujourd'hui, des boutiques chétives où l'on vend du simili et du clin-clin végétent obscurément au Palais-Royal ; tout est silence, solitude ; les bruits de la ville n'y arrivent plus ; et les hommes d'aujourd'hui y paraissent si étrangers et si loins qu'ils semblent plus morts et plus loins que ne l'est le poète de la fontaine de Véronne ou l'Arabe dans le jardin andalou.

Jusqu'à présent, dans notre promenade, nous n'avons rencontré que des fantômes de personnages réels, que les faits de l'histoire imposent à notre souvenir et à nos rêves. Mais l'imagination géniale d'un romancier nous conduit à d'autres rencontres.

Quel lecteur de Balzac n'a dans l'esprit la description des "Galeries de bois" qui ouvre le second volume des "Illusions perdues" ? Nous voici à la place même où s'élevait "le fascinant bazar". Une galerie spacieuse et froide, "espèce de serre sans fleurs", le remplace aujourd'hui. Nul endroit peut-être, dans ce Palais-Royal, n'est aussi mélancolique que cette galerie d'Orléans. C'est que le passé, ici, n'a pas eu le temps d'oublier la mort.

Un Office colonial occupe toute la galerie. Derrière les devantures poussiéreuses, on a disposé des bocaux et des flacons qui contiennent des graines exotiques, de l'huile et des gommes. Plus loin sont épinglés des photographies palissantes : elles montrent les usines de Chauder-negr, la Côte-d'Ivoire, les beautés du Cambodge et de la Martinique. Comme tout cela est peu tentant ! Enfermer dans le Palais-Royal actuel les images des Tropiques ! Quelle médiocre invention ! Pourquoi ne ferait-on pas plutôt ici un musée de la Révolution, ou mieux, un musée du Livre ? N'est-ce point dans les Galeries de bois que s'élevèrent jadis les plus grands libraires ? C'est là que Lucien de Rubempré vint rôler, inconnu ; c'est là qu'il entra, avec Lousteau, chez le libraire Darriat ; c'est là qu'on publia "Les Marguerites" du "grand homme de province". Après Mme de Barge-ton et Mme de Sérizy, après Orale et Esther, bien des femmes — toutes les lectrices de Balzac — ont donné un beau Louen quel-ques-uns des songes de leur cœur. C'est sur l'emplacement des Galeries de bois que vient flotter l'ombre du faible et délicieux jeune homme ; et, de tous les revenants qui hantent le Palais Royal, celui-ci, qui n'a jamais existé, est peut-être le plus fréquemment évoqué, le plus tendrement poursuivi.

Mais le temps passe, les façades à pilastres de l'architecte Louis perdent peu à peu le vêtement d'or qui leur avait donné le jour. Des ombres légères et douces annoncent et installent la nuit. C'est l'heure de regagner le balcon qui longe le dernier étage des bâtiments. De là, sans le troubler par le bruit de nos pas trop sonores, nous assisterons aux promenades mystérieuses et confuses que font les fantômes.

Les grilles sont fermées. De toute la nuit, nul vivant n'entre plus ici. L'ombre s'élève à l'illusion : jamais le jardin fut-il si rempli ? Dans le désordre de cette foule bigarrée, Grimm salua Théophile Gautier ; Musset ac-

compagne Mme Tallien ; Zamore, l'ancien nègre de Mme Du Barry, porte la traîne de "La F-mme au collier de velours". Lamartine est près de Bédif de la Bretonne, André Chénier parle de la Grèce à lord Byron. Voici B. Usher et Rostopchine ; ils mènent les allées vers les "merveilleuses" ; Bérlioz, la molâtreuse, l'Italienne, la Blonde élanée, la Sultane, l'Orange ; et, ces "merveilleuses", c'est Théroigne qui les conduit....

Maintenant, la lune monte sur le jardin. Sa clarté blanche est encore trop vive pour les yeux de tous ces revenants. Un à un, ils s'éteignent et disparaissent. Le vieillard dodu et rose qui passe pour avoir promené dans Paris la tête de Mme de Lamballe, brave un instant l'astre rond comme un chef coupé, puis il se défile à son tour. Le jardin paraît être tout à fait vide ; on n'entend rien, sinon le bruit apaisé que fait, au milieu du bassin, le jet d'eau presque mort. Mais c'est au bord de ce bassin que nos regards découvrent tout à coup deux fantômes attendris ; l'un est assis et dessine mollement sur un papier qui a la couleur du ciel nocturne ; l'autre pose devant l'artiste et montre ses bras de nymphe, baignés par les rayons. Dans la poésie voluptueuse et triste de cette heure, comment ne pas les deviner, les reconnaître ? — Au cœur d'un Palais-Royal de vapeurs et de songes, Prud'hon a fait le portrait de Manon Lescaot.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

La crise Ministérielle en Espagne.

Madrid, 15 janvier.—Le président du Conseil des ministres d'Espagne, M. José Canalejas, qui a donné sa démission hier au roi Alphonse, a été prié par le

Au Cycle Français. M. Zilbermann et Fogarty. 924 Canal St. Phone Main 1781.

SIROP D'ANGELL CONTRE LA TOUX ET LA COQUELUCHE. Pour Coqueluche, Bronchite, Toux, Rhumes et Mal de Gorge. Préparé par le Dr Angell. Chez tous les Pharmaciens. Prix 25 et 50 sous.

D. MERCIER'S SONS. Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.



M. CANALEJAS.

souverain de revenir sur cette décision et on croit qu'il y consentira sur les instances pressantes de ses amis.

Cette crise ministérielle survenant au moment où les négociations franco-espagnoles au sujet du Maroc sont engagées dans une passe délicate, a causé une certaine émotion dans les cercles officiels de Madrid. Le roi a eu dans l'après-midi de dimanche un long entretien avec M. Montero Rios, président des Cortes, et avec les anciens présidents du Conseil, MM. Moret et Maura qui tous trois ont conseillé au souverain de rappeler M. Canalejas en lui faisant remarquer qu'il était préférable de laisser au Cabinet libéral au pouvoir.

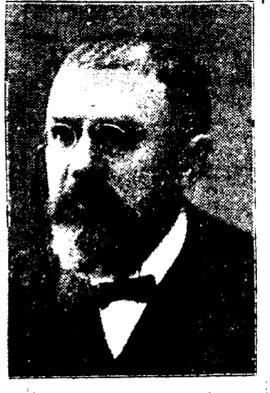
C'est à l'issue de cette conférence que le roi Alphonse a prié M. Canalejas de retirer sa démission. Le président du Conseil après avoir remercié le roi de la confiance qu'il lui témoignait, a demandé un délai de vingt-quatre heures lui fut accordé avant de rendre une réponse définitive.

La guerre Italo-Turque.

Aden, Arabie, 15 janvier.—Les croiseurs italiens "Calabria", "Puglia" et "Piemonte", ont bombardé ces jours derniers plusieurs camps militaires turcs sur la côte de l'Yemen, sans cependant causer des pertes bien élevées à leurs adversaires. Les turcs, dont l'artillerie est insuffisante, ont vainement tenté de répondre au feu des italiens.

La déclaration ministérielle sera lue aujourd'hui à la Chambre.

Paris, 15 janvier.—La déclaration du nouveau ministère français sera lue demain à la Chambre et il est certain qu'un vote de confiance à peu près unanime sera accordé au Cabinet Poincaré, lequel est composé d'hommes d'Etat éprouvés, propres à faire face aux difficultés de l'heure présente.



M. RAYMOND POINCARRE.

Dans cette déclaration le ministre fera ressortir la nécessité de ratifier le plus rapidement possible l'accord Franco-Allemand au sujet du Maroc et de conclure des négociations satisfaisantes avec l'Espagne.

Les journaux en général font un accueil très favorable au Cabinet Poincaré, dans lequel les principaux groupes politiques sont représentés, ce qui lui assurera, espère-t-on, une longue durée.



M. LEON BOURGEOIS.

Voici la composition définitive du nouveau Cabinet :

- Président du Conseil et ministre des affaires étrangères — M. Raymond Poincaré. Justice — M. Aristide Briand. Travail — M. Léon Bourgeois. Guerre — M. Alexandre Millerand. Marine — M. Théophile Delcassé. Finances — M. L. L. Klotz. Intérieur — M. Jules Steeg. Travaux Publics — M. Jean Dupuy. Agriculture — M. Jules Pams.



M. ALEXANDRE MILLERAND.

Colonies — M. Lehmann. Instruction Publique — M. G. Nesthau. Commerce — M. Fernand David. Sous-Secrétaires d'Etat de l'In-

térieur, M. Paul Morel ; des Finances, M. René Besnard ; des Postes et Télégraphes, M. Chauvret ; des Beaux-Arts, M. Léon Bérard.

L'empressement avec lequel des hommes d'Etat connus, tels que MM. Léon Bourgeois, Briand, Delcassé et Millerand ont consenti à faire partie du ministère Poincaré a créé une profonde impression en France, et est considéré comme une preuve frappante de l'esprit de solidarité qui unit les membres du nouveau cabinet.

Tous les journaux, quelle que soit leur opinion politique, s'accordent à reconnaître que le ministère Poincaré est le plus grand de ceux constitués sous la troisième république.

La chute du cabinet Caillaux a de nouveau ramené sur le tapis la question du parlementarisme, et nombreux sont les Français qui estiment que cette forme de gouvernement ne répond plus aux besoins de l'heure présente. L'impression générale est que le pays a besoin par dessus tout d'un gouvernement stable, et qu'il est impossible de réaliser un programme politique suivi avec un cabinet chancelant.

Un sénateur distingué, discutant aujourd'hui cette question, s'est exprimé en ces termes :



M. JEAN DUPUY.

"Je considère que ce cabinet comprend ce qu'il y a de mieux comme hommes politiques en France, et il pourra par conséquent servir à faire l'épreuve du parlementarisme. Si un tel cabinet est renversé sur une question de peu d'importance, le moment sera venu pour tous les français d'étudier sérieusement un changement dans la forme de leur gouvernement."

Un fait intéressant c'est que le conseil des ministres comptera dorénavant un vice-président, en la personne de M. Aristide Briand, lequel sera appelé à remplacer M. Poincaré à la Chambre en cas d'absence de celui-ci.

La révolution au Paraguay.

Buenos Ayres, 15 janvier.—Une dépêche d'Asunción, capitale du Paraguay, parvenue ici ce matin, mande que les révolutionnaires paraguayens ont réussi à s'emparer du président de la république M. Liberato Rojas, et l'ont forcé à donner sa démission. La garnison d'Asunción a refusé d'intervenir pour défendre le président.



Le Roi des Sirops de Table. Dans Toutes les Bonnes Epiceries.